

Concours de nouvelles 2020

SUR LE THÈME

IVRESSE

LES NOUVELLES PRIMÉES

UNIVERSITÉ
PARIS 8
www.univ-paris8.fr

Règlement disponible
à l'Action Culturelle & Artistique de l'Université Paris 8
et sur www.univ-paris8.fr



Concours de nouvelles de l'Université Paris 8
Recueil des nouvelles primées 2020

Ivresse

1er prix

Le cercle de l'inter-dit de Pierre Pubien - **p.3**

2ème prix

Fric-frac au pays des bourrins de François Blard - **p.11**

3ème prix ex æquo

Ascension directe au paradis de Fabrice Boumahdi - **p.19**

3ème prix ex æquo

Mariette de Nora Monnehay - **p.27**

1er prix

Le cercle de l'inter-dit

Pierre Pubien

« Bwè tafya men respekte boutey », dit un vieil adage haïtien qui se traduit en français par « Profite autant que tu peux, autant que tu veux de l'alcool gisant au fond de la bouteille, mais aie du respect pour la bouteille ». Cette vieille maxime, qui se veut vigilante et protectrice sur la consommation d'alcool, n'est pas toujours au rendez-vous quand certaines circonstances malheureuses conviennent autour de la table certaines personnes vulnérables de la société haïtienne. Malgré le retentissement de ce cri d'alarme, la tentation du fruit interdit a malheureusement été plus forte, pour ceux qui ne trouvent plus grâce aux yeux d'une société sans pitié, ni aux yeux des disciples du « Grand Réparateur des brèches ».

À Terre Sonnée, une localité de Poteau près de la ville des Gonaïves, un groupe de quatre jeunes, dont trois jeunes hommes et une jeune fille, Merci-Dieu, Agir-Mal, Dieu-Pas-L'Homme et Dieu-là, se réunit un jour. Autour d'un gallon de « clairin »* St-Michel, murgés comme des goret, ils racontent leur vie à qui veut l'entendre. Ils ingurgitent à tour de rôle l'eau-de-vie, en un temps où la tuberculose bat son plein dans ce coin perdu. On pourrait croire de vils résignés. Ils partagent le goulot comme ils échangent leurs désillusions, créant ainsi cette forme d'intimité autour d'une même fragilité qui se propage dans un secteur, pire qu'une maladie : « le chômage, l'oisiveté, la misère ». Ils ont presque tous consenti d'énormes sacrifices pour réussir, parcourant à pied une bonne cinquantaine de kilomètres pour aller à l'école Bon Berger du Pasteur Merci-La-Vie, l'unique école élémentaire du coin. Pour poursuivre leurs études, ils ont dû se rendre aux Gonaïves, ou à Ennery, la ville où Toussaint Louverture a été arrêté par les Français. Les quatre sont allés aux Gonaïves pour leurs études secondaires ; ils ont tous bouclé finalement la Terminale et, aujourd'hui, leurs espoirs s'effondrent comme un château de cartes autour de ce gallon, symbole, malgré tout, d'union, d'entraide, de rejet, d'échec et de douleur partagée. Ils s'installent autour d'un grand rocher, près de la rivière presque asséchée, sur lequel est posé, occasionnellement, le fameux gallon blanc, compagnon de leur lutte qu'ils ont décidé à l'unanimité de nommer Bouche-Trou. Ils sont bien là, l'air naïf ; ils rigolent, balbutient des mots tronqués, des mots ratés, des mots et des phrases à leur image. Leurs yeux clignent sous l'effet de l'alcool comme des feux de voiture en détresse. Agir-mal, le plus bouffi, malotru et maladroït des quatre, coiffé d'un chapeau de cow-boy effiloché, chaussé de chaussures « multi-trous », comme on les nomme en Haïti, rompt enfin une longue période de silence et de rigolade alternés, poussant un profond soupir suivi d'une plainte.

- « Ah la vie ... »

- « Qu'est-ce qu'elle vient faire ici, elle ? » questionne avec dédain Dieu-là.

« Eh bien c'est à cause d'elle que notre vie est fichue », ajoute -t-elle.

- « À cause de la vie que notre vie est fichue ? Je ne comprends plus rien », dit Dieu-Pas-L'Homme, secouée par une vague de fou rire après une bonne descente de « clairin ».

Madame L'Homme, une chrétienne convaincue et dévouée, passe dans le coin. L'aberrant délassément des jeunes vient attirer son attention. Elle ne peut pas s'empêcher de placer un mot :

- « Bonjour les jeunes. Savez-vous que Christ revient bientôt ? Renoncez aux plaisirs de la chair ! Votre corps est le temple du Saint-Esprit ; honorez-le !

- « Merci Madame L'Homme, nous tâcherons d'y penser le moment venu », avance avec sérénité Merci-Dieu, le plus avisé d'entre eux.

Plus le gallon se vide de sa substance, plus les quatre se vident de leur mal-être. Ils passent en revue leur histoire, leurs pensées de jeunesse haïtienne. Ils ont certes des histoires différentes, mais ils ont tous dû faire face à un certain moment de leur existence aux vicissitudes de la vie, qui ont fini par faire sombrer leur mince espoir dans un océan blanc d'eau-de-vie. Ils se sont livrés à cette forme de thérapie, l'ivresse, la seule qui semble réussir à leurs yeux. Cela les aide à oublier juste l'instant de l'emprise, leur souffrance, la seule qui les aide à dire les maux qu'ils sont dans l'impossibilité de dire, ceux qui se lisent entre les lignes : l'inter-dit.

Bouche-Trou ne cesse de circuler de main en main, faisant une multitude de tours sans avoir l'air fatigué, contrairement à ses camarades. A la vue de cette scène, Monsieur Servir-L'Homme et sa femme manifestent leur mécontentement :

- « C'est vraiment du gâchis ! Quand on voit comment des jeunes, aussi formés, gaspillent leur temps, leur vie, leur avenir à s'enivrer, à s'empiffrer d'alcool, c'est écoeurant », s'empresse d'avouer M. Servir-L'Homme.

- « Moi, c'est surtout la jeune fille qui me tape sur les nerfs. Une fille qui passe tout son temps à se gaver de « clairin » en compagnie de trois jeunes hommes, cela ne te fait rien à toi, chéri ? Maintenant, on voit de tout en ce bas monde. Qu'est-ce qui nous reste encore à voir ? Où va le monde ? »

Dieu-là, coiffée à la garçonne, élancée comme la corde mi chanterelle d'une guitare, portant un vieux jeans bleu délavé et un t-shirt blanc jauni autant par ce soleil infernal du désert que par la misère, peint sa détresse dans un petit espace temps, un petit instant, cet entre-deux entre lucidité et ébriété, pour répondre au jugement de Mme Servir-L'Homme. Elle s'adresse à ses camarades d'alcool, ses collègues pochards, malgré la

lourdeur de sa langue sous l'effet du « clairin », elle paraît légère pour se défaire des fardeaux qui pèsent depuis trop longtemps sur son être, sur son âme. Les yeux à moitié fermés, son corps se balance en suivant le rythme des feuilles des rares arbres qui peuplent le désert de Terre-Sonnée. Elle dessine son sinistre portrait.

- « Ma mère n'a jamais souhaité avoir un enfant dans cette situation-là. Je suis une enfant de la honte, une malédiction. »

- « Pourquoi ? À cause du viol de ta mère ? Mais on le sait tous ! Tout le village le sait. Arrête de te lamenter sur quelque chose qui date de je-ne-sais-quand. » dit Agir-Mal, évitant d'écouter une énième fois cette histoire.

Effectivement, le viol qui enfanta Dieu-là court aujourd'hui encore les minuscules sentiers mal tracés de la localité. Des « samba* », des « rara »* ont composé des chansons mettant en vedette la malheureuse mère de Dieu-là, la pauvre victime. L'auteur du viol circule dans les rues comme un prince, le coq du village, tandis que la victime s'éclipse, se cache. L'un marche la tête haute et l'autre la tête baissée. Elle est deux fois violée : une fois par le géniteur de sa fille et la deuxième par la société qui la condamne à la place du violeur. En Haïti, il y a cette façon de sanctionner socialement les gens. On sanctionne à travers les chansons lors de la période carnavalesque ou du « rara »* . Sauf que, souvent, à travers ces chansons, véritables tragico-satires sociales, on ne punit pas la bonne personne et ce sont les victimes qui en font les frais.

Dieu-là, malgré l'intervention d'Agir-Mal, continue son récit. La goutte de trop est en train de déborder du vase. Il y a des moments dans la vie où on a l'impression que son histoire prend le dessus, le contrôle et que c'est elle qui te raconte et non l'inverse.

- « Ma mère avait 15 ans quand elle a été violée et le violeur, lui, 27. Je trouve qu'il est injuste que ce soit ma mère et moi qui payions à la place du violeur. On me crache cela au visage à longueur de journée. Je suis devenue une injure, mon prénom même est une insulte. Depuis, personne n'ose donner ce prénom à son enfant. Tout ce que je touche se transforme en malheur, même ce vieux Bouche-Trou. Des hommes, j'en ai assez connus, mais en réalité l'amour de ma vie reste Mafoune, avec qui j'ai échangé mon premier baiser. Malheureusement, elle est maintenant la femme du vieux pasteur Merci-La-Vie. Tout le monde sait que je suis « madivine* » et je l'admets. J'ai toujours préféré les femmes aux hommes, et tout cela à cause de Erzulie* (déesse de l'amour du vodou haïtien). Je n'ai pas cherché à être ainsi. Je suis une marginale, et à part vous les gars, je n'ai plus de famille. Les gens nous voient, mais malheureusement ils ne

savent pas pourquoi on boit, pourquoi cet attachement à l'alcool. C'est la seule chose qui me tient encore en vie. C'est mon seul lieu de refuge, mon seul asile, un lieu d'exil. »

Merci-Dieu, petit de taille, serein et taquin en même temps, portant un joli chapeau de paille fraîchement tressé, réagit.

- « Je te comprends et je ne vaud pas mieux. Toi, tu sais au moins qui est ton père. Ma mère a connu tellement d'hommes qu'elle n'avait aucune idée de qui pourrait être mon père. Je suis moi aussi vécu comme un enfant maudit. Je suis l'enfant d'une prostituée. Ma mère était orpheline dès l'âge de 12 ans, et c'était à elle de se prendre en charge. Je suis né dans une maison close. Ma marraine était la mère maquerelle de cette boîte et elle m'aidait à faire mes devoirs, car ma mère ne savait ni lire ni écrire. Elle n'était douée que pour compter l'argent, peut-être grâce au métier qu'elle faisait. Nous sommes tous pareils, Dieu-là ; que des marginaux, des rebuts de la société ! Agir-Mal, quant à lui, sa mère est morte d'une tuberculose. »

- « Ah tu mens ! Qu'est-ce que tu en sais ? Ma mère était folle et elle est morte à l'asile des fous à Petite-Rivière de Bayonnais et mon père a fini ses jours en prison. Et, d'ailleurs, dois-je vous raconter ma vie ? Je n'aime pas cela. En plus, je déteste quand les gens parlent de choses qu'ils ne savent pas. J'ai grandi avec ma grand-mère Zoule. Elle prenait plaisir à me raconter l'histoire de la vie de ma mère. C'était pour elle la seule façon de garder ma mère encore vivante près d'elle et en elle. Je n'ai pas eu la chance de connaître ma mère, mais le portrait dressé par Zoule m'a permis d'en rêver souvent le soir. C'était une belle créole couleur d'ébène aux longs cheveux crépus, avec deux grands yeux marron, de jolies dents blanches et un petit nez épaté posé au centre de son visage ovale. Elle rendait fous tous les hommes de Terre-Sonnée ; on aurait dit Erzulie. Et c'est à cause de sa beauté que sa rivale, une concubine de mon père, l'a rendue folle quand elle m'a mis au monde. Je suis le fils d'une folle et d'un repris de justice. Mon vrai père aujourd'hui est Bouche-Trou », affirme Agir-Mal.

Dieu-Pas-L'Homme, le plus attentionné, écoute avec constance. Hésitant et plus lucide que les autres, il décide enfin de prendre la parole.

- « Vous avez tous beaucoup de courage. J'aimerais bien qu'on prête serment et que tout ce qui se dit ici reste ici. »

Les mains flottantes sous l'empire de l'alcool, pareilles à des feuilles navigant sur le vent, ont du mal à se joindre en signe d'engagement à

respecter ce serment. Finalement, Dieu-Pas-L'Homme dégonfle son cœur de toutes les oppressions morales du coin et se confie :

- « Contrairement à vous tous, je suis handicapé de naissance et, pour couronner le tout, je souffre d'anémie à hématie falciforme. C'est ce qu'on m'a toujours raconté, mais qu'est-ce que j'en sais ? Et de toute façon, je m'en fiche. Tout le monde, aujourd'hui encore, s'amuse à se moquer de mon pied bot et de mon bec de lièvre. Le pied, c'est déjà quelque chose, mais avoir un bec de lièvre, c'est encore pire ! Aucune fille du coin n'oserait poser sur mes lèvres un quelconque baiser, même pas un baiser de pitié, à part Bouche-Trou qui n'a jamais d'ailleurs donné son avis et qui apparemment n'a pas peur de toucher de ses lèvres les miennes. Nous avons tous, ici réunis, notre lot de problèmes, nous avons tous nos propres soucis. C'est peut-être la seule chose qui rend possible notre rencontre, notre partage.»

En prononçant ce discours triste et morose, Dieu-Pas-L'Homme prend à nouveau le vieux cylindre des mains de Dieu-là, des larmes coulent sur ses joues, comme l'alcool ruisselle dans sa gorge et sur le coin de ses lèvres. Les pleurs du groupe suivent ceux de Dieu-Pas-L'Homme. En ce jour mémorable, il n'y a pas que l'eau-de-vie qui se partage, mais également leurs larmes, leurs souffrances, leur tristesse, leur échec, le mépris de la société envers eux. Leur destin vient de se sceller à travers l'alcool. Il n'y a personne dans ce coin perdu, sans aucun service public, ni hôpital, ni école publique, rien du tout, pour penser à eux. Ils sont livrés à eux-mêmes dans un secteur livré, lui aussi, à lui-même. Ils n'ont malheureusement que ce gallon de clairin sur quoi ou sur qui compter. Il y a dans ce cylindre ce que le psychanalyste français Jacques Lacan pourrait qualifier de jouissance, un plaisir qui procure à la fois amusement et souffrance. Ce que Bouche-Trou leur a apporté, c'est un sentiment de bien-être apparent et de détresse. Ce cercle dessine enfin un magnifique et effroyable tableau, où tout ce qui est figure de désolation est aussi pâle image d'une fausse joie. Tout comme l'alcool, ce lieu de l'inter-dit leur a permis de se rencontrer ; il a aussi malheureusement facilité leur perte. Ils sont tous là, autour de cette table de pierre blanche près de la rivière de Terre-Sonnée, en train de boire leur déboire, leur tourment, leur rejet. Tout leur mal-être passe à travers cette boisson qui pèse et qui apaise. Toute leur âme, tout leur être coule à blanc, à l'instar de ce liquide blanc qui constitue le « clairin » St-Michel. Dans ce lieu d'inter-dit, leur langue se délie, leurs propos tantôt se coincent dans les interstices d'interminables interlignes, telles les notes de musique sur une portée, tantôt débordent du cadre pour rejaillir comme des notes graves ou aiguës. Ils prêchent leur sermon à qui veut l'entendre : cri de désespoir d'une jeunesse meurtrie, rêves à jamais brisés. Un proverbe haïtien évoque

l'idée qu'on doit partir à l'aventure à la recherche de cet endroit spécifique là où la vie dessine un angle (chèche kote lavi a fè kwen). Les quatre ont beau chercher, ils ont jeté leur filet à tribord et à bâbord, mais malheureusement aucun poisson à l'horizon. Leur destin, leur dessein était déjà scellé.

Peu de temps avant la tombée de la nuit, il pleut « comme vache qui pisse » sur Terre-Sonnée. Les larmes des quatre se fondent dans l'eau de pluie. Ils restent, sans bouger, sous l'averse, dans ce pays où les gens ont plus peur de la pluie que des mitrailleuses. Ils laissent les gouttes pénétrer leur corps, laver leur âme damnée. Ils soulèvent et penchent leur tête légèrement en arrière, cherchant à respirer l'odeur de la terre mouillée qui encense leur malheur, leur douleur. Les yeux fermés comme dans une scène de méditation bouddhiste, leur être tout entier suit cette ascension vers quelque chose de meilleur, un espoir qu'ils ne réussissent pas à attraper, mais présent dans leur vis-à-vis, un moment de bien-être à nul autre pareil. Ils se regardent tous en souriant, un sourire qu'ils n'ont pas eu depuis fort longtemps, un sourire d'innocence, peut-être le dernier, l'instant d'un cillement, pour reprendre le mot du romancier haïtien Jacques Stephen Alexis.

Enfin, la nuit tombe sur eux comme chute en eux cette joie éphémère qui cède vite la place à la réalité affreuse à laquelle ils doivent faire face tous les jours : une vie sans fard ni maquillage, sans anesthésie. L'alcool leur a proposé une solution de courte durée ; mais, dans ce coin perdu, cet arrière-pays, qui vaut mieux que Bouche-Trou ?

Lexique

- * **Clairin** : Le Clairin est une eau-de-vie produite en Haïti à partir de la canne-à-sucre et de façon artisanale.
- * **Rara** : Le rara est une forme musicale originaire de Haïti, jouée lors de défilés de rue, généralement au cours de la semaine de Pâques. Carnaval rural.
- * **Madivine** : Lesbienne ou bisexuelle en Haïti.
- * **Erzulie** : Erzulie ou Ezili est un lwa (esprit, divinité) du vodou. Divinité de la beauté et de l'amour, elle incarne la figure du féminin, de l'amour, et du désir.
- * **Samba** : Chanteur, compositeur dans la culture haïtienne.

2ème prix

Fric-frac au pays des bourrins

François Blard

Sur les hauteurs de Culey-le-Patry, minuscule village perdu au sud du Calvados, la départementale D211 prenait un caractère vraiment enchanteur. Serpente à travers de hautes et silencieuses collines profondément découpées, elle était bordée d'odorantes haies d'aubépine, de pittoresques corps de ferme en grès et de talus fleuris.

Dans un pré pentu parsemé de pommiers, trois vaches à robe blanche tachetée de brun broutaient paisiblement. Le regard dans le vide, de leur queue agile, elles battaient l'air avec nonchalance. Soudain, un bruit de moteur, tout d'abord tenu mais allant crescendo, se fit entendre. Une antique BX break grise à la carrosserie corrodée gravissait vaille que vaille la pente abrupte et approchait. Bringuebalant, couinant de toute part et répandant une épaisse fumée bleuâtre, le véhicule avait quelque chose de diabolique. Sa vision paniqua les bestiaux qui, dans un meuglement de terreur, prirent leurs pattes à leur cou.

Dans l'habitacle, Josette, normande pur jus de cinquante-neuf ans, commençait à monter dans les tours et à ronger son frein. Crispée sur le volant, elle finit par lâcher :

- Bon sang, tu vas avancer saleté de bagnole !

S'en suivit un flot de termes fleuris à souhait.

Sanguine, cette petite femme au visage dur l'était assurément. Dans le coin, ses colères étaient légendaires et tous savaient qu'il valait mieux ne pas la contrarier. Outre la crainte, elle inspirait aux plus compréhensifs la pitié, tant sa vie apparaissait inconfortable. Son mari, Jean-Pierre, homme paresseux et fruste, était sans-emploi depuis maintenant douze années. Pris de passion pour la boisson, il dépensait les maigres revenus du foyer en alcool de mauvaise qualité. Quant à leur fils, Stéphane, il vivait encore sous le toit parental malgré ses presque quarante ans. D'une bêtise crasse, le visage mangé par un nez massif et coloré, on le surnommait la Truffe.

Lorsque Josette atteignit enfin la triste longère familiale, son énervement n'était pas retombé. Après avoir violemment refermé la portière, elle se dirigea d'un pas rapide vers la porte d'accès de la cuisine, puis entra. Le spectacle qui s'offrit à elle ne l'apaisa pas, bien au contraire. La table était jonchée des stigmates du déjeûner de ses deux hommes : vaisselle sale et désordonnée, taches de gras, cadavres de bouteilles.

- C'est pas vrai ! Y s'foutent du monde ! Jean-Pierre, Fanou, ramenez vos fesses, bande de feignasses !

Au bout de quelques instants, le fils, encore en pyjama en ce début d'après-midi, finit par se manifester. Tout piteux, les yeux baissés, il cherchait ses mots :

- Heu, après le repas, heu, j'ai eu envie...

- Tsss. C'est pas toi l'pire ! Il est où l'autre soûlaud ?

Surpris et soulagé de s'en tirer à si bon compte, Fanou indiqua que son père était parti voler le journal dans la boîte à lettres des Radiguet. Dix minutes plus tard, le teint rougeaud, titubant à moitié, Jean-Pierre franchit le porche de la maison. Le regard vitreux mais fier, d'un air triomphant, il déclara :

- Jojo, v'là ton Ouest-France !

Remarquant l'agacement de Madame, il crut bon d'ajouter :

- J'ai croisé Franssoué. L'a insisté pour m'payer l'coup.

C'en fut trop pour Josette qui explosa et se mit à le traiter de tous les noms. Fanou, montant dans sa chambre en quatrième vitesse, entendit distinctement « jean-foutre », « peigne-zizi », « sac à vin. » Passés ces éclats de voix, la campagne normande retrouva sa quiétude habituelle.

Vers 18 heures, l'épais quotidien à la main, Josette invita son mari et son fils à la rejoindre dans le salon pour parler. Elle semblait de bonne humeur.

Les deux bougres, troublés par la proposition et le ton utilisé, ne savaient trop que faire. Mais, craignant une nouvelle crise, ils s'exécutèrent sans piper mot.

- Mes cocos, depuis quelque temps, j'cherche comment avoir des sous, et j'pense ben que j'ai trouvé !

Croyant avoir deviné que sa femme lui avait déniché une offre d'emploi - erreur ! -, Jean-Pierre fut assailli de bouffées d'angoisse. L'instigatrice de la réunion ouvrit alors le journal à la rubrique des faits divers, puis aidée de son doigt, entama la lecture d'un article intitulé « **Sueurs froides dans le monde du cheval** » :

Dans la nuit de lundi à mardi, Aurore Badard, gérante du centre équestre de Briollay près d'Angers a été victime d'un vol avec effraction : « *la quasi totalité de notre matériel a été dérobé. Il y en a pour près de 90000 euros* ». Elle précise « *ça chiffre très vite. Par exemple, certaines selles de sport peuvent coûter 5000 euros, des bombes de compétition, 1000 euros, des bridons, 500 euros.* » D'après les gendarmes saisis de l'affaire, ce cambriolage n'est

pas un cas isolé : « des faits similaires ont eu lieu récemment en Sarthe et dans le Finistère. » Ils font aussi le constat que les malfaiteurs ne courent pratiquement aucun risque : « bien souvent, il n'y a ni alarme ni vidéosurveillance. Il est en outre très aisé d'écouler le fruit des vols sur Internet. Ça part à l'étranger, en Italie ou vers les pays de l'Est. Impossible alors de remonter jusqu'aux auteurs des vols. »

Josette releva la tête et regarda alternativement les deux hommes. Devant leur manque de réaction, elle demanda sèchement :

- Alors vous en pensez quoi ?

Toujours rien. Le néant. Seul le vol bruyant d'une grosse mouche noire se faisait entendre.

- On en pense quoi de quoi ? bredouilla enfin Jean-Pierre.

- Et ben d'faire la même chose par chez nous ! Les trucs à bourrins, c'est pas ça qui manque. Et vous avez entendu ? Des milliers d'euros et pas d'risques !

Au bout de quelques secondes, le visage de l'ivrogne s'illumina.

- Mais t'es un génie !

Puis, se levant d'un coup, il déclara d'un ton solennel :

- Jojo, on est avec toi ! Hein, Fanou ?

Malgré ses capacités de concentration limitées, le benêt avait compris l'essentiel. La famille allait s'enrichir. Grisé par cette idée, comme en transe, il se mit à danser.

Le reste de la soirée fut marqué par la même effervescence. Josette s'imaginait au volant de la nouvelle Dacia. Et la yaourtière de Paule, sa bêcheuse de voisine, bientôt elle l'aurait. Jean-Pierre, lui, pensait en couleurs : blanc, rosé, rouge... Le fils se projetait également : il se rêvait armé d'une carabine flambant neuve, tirant sur tous les volatiles qui auraient l'idée de pénétrer dans l'espace aérien de la résidence familiale.

Les jours suivants furent exclusivement consacrés à l'organisation du cambriolage. Ça phosphorait dur.

Sur leur vieux PC au ventilateur sonore, avec méthode et patience, ils visitèrent un à un les sites Internet de tous les centres équestres de

Normandie. Sur la base des informations recueillies, Josette fit une sélection de cinq cibles potentielles. Elle envoya ensuite ses deux acolytes sur le terrain. De jour comme de nuit, des heures durant, ils planquèrent, tantôt perchés dans un arbre, tantôt allongés dans un fossé.

Hésitant encore entre deux sites, le cerveau de l'opération se résolut à visiter les installations. Grimée, Josette joua le rôle d'une propriétaire cherchant un lieu d'hébergement pour sa monture préférée. Cela lui permit d'examiner avec soin les écuries, de questionner le personnel sur les mesures de sécurité en place et d'avoir une idée un peu plus précise du matériel stocké.

Son choix s'arrêta finalement sur le Haras des Pâquerettes installé sur la commune de Banvou, dans l'Orne. Situé en bordure d'un bois, sans aucun voisinage, ce centre accueillait une trentaine d'équidés de tout acabit : des poneys, quelques shetlands mais aussi et surtout des chevaux d'obstacle. La sellerie devait donc regorger de belles selles et de biens de valeur.

L'objectif identifié, le trio s'évertua à lister et à regrouper tous les équipements indispensables à la réussite du casse. Ils se procurèrent remorque, pince coupe-boulons, lampes frontales, bas nylon, gants en latex...

Quand elle les jugea fin prêts, Josette décida de passer à l'action la prochaine nuit sans lune. L'attente fut longue. Les jours passèrent lentement, péniblement. Plus la date approchait, plus le groupe était gagné par la fébrilité. Jean-Pierre buvait, Josette s'excitait.

Le jour J, sur le coup de 2 heures du matin, ils se garèrent dans un petit chemin forestier à proximité immédiate du centre. Il n'avait pas plu de la semaine, le sol était bien sec. Aucun risque que les pneus ne laissent leur empreinte. Un souci de moins. Dans un épisode de Columbo récemment rediffusé sur TV Breizh, le tueur s'était fait pincer pour un détail de ce genre. Equipé, le trio s'élança dans la nuit. Le ciel était dégagé, aucun nuage ne voilait les milliers d'étoiles qui brillaient dans le firmament. Au loin, un hibou bouboulait. Tous les sens en éveil, ils progressaient prudemment, en file indienne. Josette ouvrait la voie, suivie de près par Fanou que la proximité immédiate de sa mère rassurait. Plus loin derrière, Jean-Pierre, alcoolisé, fermait la marche en maugréant. Sous son bas nylon, il commençait à avoir trop chaud et la pression exercée sur ses tempes lui devenait insupportable.

- Ça m'saoule ! N'aurait pas pu acheter des cagoules ?

Josette, excédée, se retourna et lui intima crûment de se taire. Il n'insista pas. Ils longèrent un pré sur une centaine de mètres et atteignirent les écuries. Adossée au mur froid de la grande bâtisse, Josette fit le point. Tout paraissant calme et normal, aidée de ses complices, elle ouvrit la grille d'accès. Une fois à l'intérieur, ils allumèrent leur lampe et décou-

vrir le long couloir qui menait à la sellerie. De part et d'autre, étaient alignés les box des chevaux. Sur la porte de chacun, en lettres d'or, le nom de son occupant : Panoramix, Mikado, Gris d'argent, Loutre géante...

- Z'ont quand même des noms à la con ces canassons ! commenta Jean-Pierre.

- Chuuut ! On suit l'plan. On prend chacun une berouette, on fonce à la sellerie et on charge.

Briser le cadenas protégeant l'accès au saint des saints fut une formalité. Le cœur battant la chamade, ils poussèrent ensuite la lourde porte de bois. Ce qu'ils virent apparaître dans le faisceau de leur petite lampe, les impressionna. Du sol au plafond, l'immense pièce était remplie de matériel de valeur : des selles, des sangles, des bombes, des bottes...

- Pétard, y'en a pour une fortune ! s'exclama Josette.

Fous de joie, les trois se félicitèrent et s'appliquèrent à nettoyer rapidement les lieux. En dix minutes à peine, ils avaient rempli les brouettes et commençaient à refluer vers la sortie des écuries. Tout à coup, un grincement terrible se fit entendre. Puis, des bruits de sabot résonnèrent sur le sol cimenté. Un cheval gigantesque se tenait désormais en travers de leur chemin. Noir de jais, les yeux vairons, vert et marron, il semblait tout droit sorti du livre de l'Apocalypse. Les malfrats, horrifiés par cette apparition, étaient tétanisés.

Josette, reprenant ses esprits, chercha le nom du formidable animal. Un seul box était ouvert. Sur sa porte était inscrit « Ivresse de la F. » Cherchant à l'amadouer, la paume ouverte, sur un ton qu'elle voulut amical, elle essaya :

- Tout doux Ivresse, tout doux...

Cela n'eut pas l'effet escompté. L'équidé baissa les oreilles et montra les dents, signes évidents d'une attaque imminente. Les trois brigands renversèrent leur butin et s'enfuirent vers la sellerie. Ils réussirent à l'atteindre et à verrouiller la porte juste avant l'arrivée de la bête déchaînée.

A plusieurs reprises, ils essayèrent de forcer le passage. Le père avec un balai, le fils en lançant des bombes. Mais rien n'y fit. Avec son arrière-train ou ses pattes de devant, Ivresse de la F., avec fureur, mit en échec toutes les tentatives. Ses hennissements répétés finirent par réveiller la propriétaire qui, paniquée, appela immédiatement la gendarmerie.

Une quinzaine de minutes plus tard, deux officiers armés de lourds pistolets débarquèrent et cueillirent le pitoyable trio.

Le lendemain, à la une des journaux locaux :

« *Ivresse de la Fressange, jument de 3 ans, déjoue un cambriolage !* »

3ème prix *ex æquo*

Ascension directe au paradis

Fabrice Boumahdi

Après quatre mois sans football, erreurs d'arbitrages, prolongations, buts de dernière minute et autres gooooooollll de circonstances, la ligue avait enfin pondu une date pour la reprise du championnat, le 27 août, dans le chaudron de la Ciudadela, l'autre de San Martin de Tucuman.

Le Santo avait vécu un long calvaire en Superliga sous les yeux désolés de son public, avant de redescendre en Primera B.

César était habillé avec son ensemble sportif de gala, rouge et blanc.

Il faisait chaud en cette fin d'hiver austral. De guerre lasse, il avait enlevé sa veste car il transpirait à grosses gouttes.

Il aperçut ses amis sur le carrefour, entre la Pelegrini et la Bolivar. L'épicerie locale travaillait à plein régime, vendant aux supporters assoiffés des packs de bières et de la limonade riche en sucre. Les sourires étaient de rigueur, c'était une marée rouge et blanche folklorique, intergénérationnelle, avec les chapeaux, les maillots, les écharpes et les casquettes.

La bande était au complet avec Alejandro le combattant, Sergio le médecin, Flavio le tavernier et ses deux garçons, Diego le commerçant, surnommé « Bakanal » car il avait une énergie inépuisable pour la fiesta.

Sergio lui tendit une bonne bière bien glacée.

Le match allait démarrer dans deux heures, ils avaient donc le temps pour raconter des conneries, causer foot et mater les filles aux alentours.

Comme de juste, chacun devait payer sa tournée. La chaleur environnante faisait qu'il fallait les boire les plus vite possible pour qu'elles aient un semblant de goût.

César avait encore en bouche le reste d'asado qu'il s'était avalé en quatrième vitesse avant de sauter dans le taxi.

Bakanal racontait ses derniers coups de fric dans les provinces du Chaco et Santiago del Estero, Flavio dissertait sur sa nouvelle brasserie artisanale dans le quartier bourgeois de Yerba Buena. Alejandro, le sportif de la bande, qui n'était pourtant pas le dernier à picoler et à fumer, contait son titre régional en Jiu-jitsu brésilien. Les gosses de Flavio, fans de jeux vidéo, restaient silencieux et très rapides dans la picole. Brûlants, ils avaient enlevé leur t-shirt et exhibaient des torsos imberbes.

Des sons de cumbia s'échappaient des voitures cabossées. On discutait

transferts, magouilles et systèmes de jeu.

La fumée des stands rappelait à tout un chacun que l'Argentine était le pays de la viande et le stade, le lieu propice à un bon vieux choripan.

Au bout de la sixième tournée, Flavio ouvrit la porte de son Pajero et mit du Guns N'Roses à fond les ballons pour concurrencer les cumbieros et montrer à tout le monde que le rock était la musique du football.

César avait pris un coup sur la tronche. Il se mit un peu de flotte sur le visage pour se réveiller.

- Tu tiens le coup ? demanda Flavio, tu ne vas te mettre à dégueuler ?

- Non, je ne suis pas un gamin.

- Ne fais pas de galette dans le nouveau stade, ironisa Sergio qui fumait un petit joint de sa plantation personnelle.

- Bon, on y va ou on manque le coup d'envoi ? demanda un des fils de Flavio qui s'impatientait devant le spectacle des vieilles barbes de sortie.

Ils se dirigèrent vers le stade ondulant du bassin au rythme des sons latinos distordus. La file d'attente était disciplinée, signe du récent passage en Superliga.

La police montée veillait au grain, comme les dirigeants de la ligue qui demandaient à leurs membres de tenir leurs troupes.

La nouvelle tribune Bolivar était clinquante, les dirigeants corrompus avaient fait du bon travail malgré tout.

Les toilettes, qui étaient jadis une honte ou un sujet de rigolade selon le degré de propreté du conteur, étaient resplendissantes.

Mais dans leur chère tribune Pelegrini, c'était toujours ce joyeux bordel qui caractérisait les enceintes argentines. Elle qui devait accueillir sept mille supporters, supportait dix mille fans entassés comme des sardines. Vous pouviez à peine bouger et respirer.

Ils purent, avec force coups d'épaules, se caler à sept dans un tout petit espace.

César et ses amis reçurent des tas de papelitos qu'ils devaient jeter sur la

pelouse à l'entrée des héros.

Le vieux vendeur de Fernet-coca était toujours là, mais il avait une table fixe où il comptait sa monnaie, servait les verres et gardait ses réserves. A ses ordres, trois gamins et sa fille, qui devaient escalader les marches, servir, encaisser et rendre la monnaie. Un travail d'artiste et d'acrobate, surtout dans les moments chauds !

- Il fait soif !! hurla Flavio qui sortit quelques liasses de cent pesos pour payer sa tournée de Fernet, il insista pour avoir une double dose et plein de glaçons.

Les joueurs adverses firent leur apparition sous les sifflets, les quolibets et les jets de glaçons. Pauvres joueurs de Villa Dalmine qui avaient manqué contre San Martin l'ascension en première division deux ans plus tôt, après un but à la quatre-vingt-dix-septième minute.

Quand San Martin entra dans son temple, les papelitos volèrent dans le ciel tucumanais, escortés par les fumées rouges et blanches et les premiers chants.

Se tenant comme ils pouvaient, César et ses amis n'avaient d'yeux que pour leurs dieux qui devaient vaincre pour conjurer le sort et remonter en Superliga.

La première mi-temps fut insipide, tout juste pimentée par des tournées de Fernet et quelques fumées de marijuana qui accrochèrent des sourires éternels malgré le spectacle merdique.

S'affalant sur les bancs de pierre, ils s'assoupirent un peu, pour se réveiller encore plus forts quinze minutes plus tard.

Aimer San Martin, c'est aimer souffrir. L'histoire du club est ainsi faite. Rien ne vient facilement, il faut se battre, pleurer, tomber puis se relever.

Comme ce milieu de terrain formé au club, Juan Lopez, vingt-deux ans, trois saisons au club, qui n'a pas peur d'aller au contact pour récupérer l'irré récupérable.

Il y va, pense avoir la balle de la tête, et rencontre le crâne de son adversaire. Il recule sur l'impact, mais ne s'écroule pas.

Silence de cathédrale.

Puis il titube comme un jouet désarticulé, du sang coule sur son maillot, les barras bravas qui l'encouragent, ne comprennent pas le drame qui se joue.

Mais un des défenseurs de Villa Dalmine saisit ce qui se passe et se précipite sur lui pour assister ce grand naufragé du rectangle vert qui est KO pour le compte.

Tel un gladiateur, Lopez ne veut pas sortir mais ce sont ses adversaires qui l'aident à quitter le champ de bataille sous les applaudissements des fans hystériques qui recommencent à chanter et à taper sur les tambours et les bongos pour donner de l'ardeur aux hommes.

César donne de la voix, Flavio insulte la virilité des adversaires, Sergio roule joints sur joints, Bakanal fait les généreux avec ses tournées à ras bord, et les gosses boivent gratis. Que demander au peuple ?

Un but. Un petit but. Simple sésame pour le paradis.

Villa Dalmine n'attaque plus. Un zéro-zéro contre un ancien de première division, à l'extérieur, ne serait pas une mauvaise chose.

Mais le vice des visiteurs ne peut bloquer la furia rouge et blanche.

Une tête qui frôle les montants, un coup-franc « platinien » qui force le gardien à une acrobatie de bon aloi, puis un hors-jeu imaginaire.

La Ciudadela brûle, incandescente de passion et d'impatience !
Arrive la fin du temps réglementaire, cinq minutes supplémentaires sont accordées par le juge de table.

Il faut pousser. Tout le monde s'y met, des attaquants aux défenseurs, en passant par les fans, les policiers et les petits vendeurs du stade.

Corner. La foule s'est tue, comme hypnotisée par une superstition millénaire.

Le gardien Arce, venu de la lointaine province de Misiones, soulève ses quatre-vingt-dix kilos de muscles à la verticale, atteint la balle et la plonge dans les filets. Gooooooooooooo!!!!!!! !!!

Fou de bonheur, il enlève son maillot, exhibe des muscles de culturiste et une joie carnassière.

Tout le stade est à l'envers. Les grillages sont pris d'assaut. Sergio a étranglé Flavio, qui a plaqué César, qui a soulevé Bakanal . Alejandro est sur les épaules d'un inconnu. Les verres de Fernet gisent explosés sur le sol. Il y a des hommes au sol, des enfants qui pleurent, des porte-monnaie en berne et ça rechante, encore plus fort, de plus en plus en fort pour se faire entendre jusqu'au port de Buenos Aires !

Sur ce fait de jeu miraculeux, l'arbitre siffle la fin du match.

César et ses amis sortent la tête encore bourdonnante, vidés par cette décharge émotionnelle. Mais ils ne peuvent rentrer à la maison.

Il faut boire à la santé de San Martin et savourer ces secondes de bonheur, cette douce ivresse de la victoire, la tête dans les étoiles, le cœur bien au chaud, les yeux dans la bière.

Les flics ont beau charger pour la forme, rien n'y fait, les amis de César font le tour du quartier et reprennent un pack, pour la forme.

Il est vingt-deux heures, le carrefour s'est vidé, la chaleur est un peu tombée, une légère brise soulage le peuple. C'est le meilleur moment de la journée à Tucuman, quand le printemps arrive en avance.

L'épicier de la Bolivar ne sait plus où donner de la tête.

Les hinchas sont heureux. Ce soir, personne ne sera agressé sauvagement et gratuitement.

Flavio, la langue bien chargée, prend la parole sous les rires de ses camarades mais il n'en a cure. Inspiré par Bacchus, il se sent prophète : « Ecoutez-moi bien, je l'affirme. J'ai été footballeur professionnel, directeur technique, barra brava, journaliste sportif. Qu'est-ce que vous dites ? Rien, alors faites silence. Ascension directe. Regardez-moi bien et prenez date, ascension directe. Nous sommes le Barça du nord de l'Argentine ! »

3ème prix *ex æquo*

Mariette

Nora Monnehay

Mariette s'affairait à servir tous les assoiffés présents ce soir, à la fête du village. Ils tendaient leurs gobelets largement tachés par le vin bon marché. Mariette les abreuvait sans mot dire et puis c'est bien ce que l'on attendait d'elle de toute façon...servir, servir encore et servir vite. Chaque année, c'était le même cirque. La fête du 14 juillet de cette année était une simple et pâle copie de celle de l'an passé. Elle se tenait en extérieur, sur la place du village. Une piste de danse avait été montée pour l'occasion. Mariette avait une vue directe sur ce tintamarre puisque le bar qu'elle tenait avec sa famille y était accolé. Toute une nuit à tenir, à servir ces impatients, à les regarder se battre, puant l'alcool et la sueur, à observer tous ces gens qu'elle connaissait depuis toujours danser, chanter, évoluer dans la moiteur de la nuit, à entendre les commères ricaner et les enfants crier.

Mariette était un « joli brin de fille » comme disait son père. Elle était née dans ce petit village perdu au beau milieu de nulle part et elle savait qu'elle y passerait sa vie entière, comme tout le monde ici...c'était comme ça. Peut-être qu'elle s'y marierait mais en tout cas elle y mourrait, c'était certain.

Mariette vivait chez ses parents et dormait toujours dans sa chambre de jeune fille, dans son lit en pin, pour une personne. Elle y gravait chaque jour un petit bâtonnet et barrait chaque paquet de sept pour se représenter le temps qui ne s'écoulait pas. Sa chambre jouxtait celle de sa grand-mère, la mère de sa mère, qui vivait ou plutôt survivait dans un lit médicalisé avec des tuyaux tout autour, une poche pleine d'urine viciée, l'odeur des escarres et le goutte à goutte aux allures de décompte mortifère. La grand-mère de Mariette semblait se laisser glisser vers la mort comme elle avait vécu, en silence, sans résister, absolument impuissante. Mariette pénétrait chaque jour cette pièce pour l'embrasser et lui dire un mot, bien qu'elle ne fût plus vraiment convaincue de la portée de ce rituel, mais elle s'y tenait car sa mère ne se donnait plus la peine de sortir la « mort-vivante », comme elle l'appelait, de son lit pour la balader dans son fauteuil, « ça sert plus à rien, elle comprend plus rien je vous dis ! Donc je vais pas me casser le dos hein ! » qu'elle disait. La mère de Mariette était un petit bout de femme frustrée par la fadeur de son existence et le poids des années et son père un « taiseux » à l'œil triste. Mariette subissait régulièrement leurs disputes qui s'embrasaient comme un feu de garrigue.

Elle avait maintenant vingt-et-un ans et elle rêvait de quitter cette maison aux murs décrépis qui sentait l'humidité, la pisse et la mort, non pas pour fonder sa propre famille, comme sa grande sœur Juliette qui avait cédé à la pression parentale, mais pour fuir, tout simplement, et vivre une existence moins morne que celle à laquelle elle était promise. Elle se voyait déjà vieille et flétrie, assurant le service du bar, au côté d'un homme

bedonnant auquel elle aurait donné trois rejetons qu'elle tenterait elle aussi de caser pour assurer la descendance. Elle sentait déjà les couches sales de sa mère qu'il lui faudrait changer, les vomissures de cette dernière sur l'oreiller et l'usure du temps qui l'anesthésierait de toutes parts.

Mariette ne voulait pas de cette vie que sa sœur Juliette avait largement amorcée en accouchant dernièrement, même pas un an après s'être mariée avec Raoul, un gars du village. Mariette s'était sentie profondément paniquée à l'idée que ce destin puisse être aussi le sien, enchaînée à tout jamais à cette terre qu'elle souhaitait fuir. Lorsqu'elle était partie visiter sa sœur à la maternité, qui se trouvait à une bonne heure de route, la vision de cette dernière, avachie sur son lit d'hôpital avec son petit dans les bras, bouffie à souhaits, des crevasses violettes sur ses seins prêts à exploser, les cheveux gras et les jambes gonflées et serrées dans des bas de contention, l'avait remplie d'effroi. Et puis Mariette trouvait que le bébé n'était pas beau, non. Il avait plutôt un petit visage toute fripé et si rouge qu'elle se demandait d'ailleurs toujours si tout cela était bien normal. Quel gâchis pensa-elle ! Tout ça pour ça ! Et il est vrai qu'après un petit moment de stupéfaction, voire de consternation, il avait bien fallu qu'elle lance un « oh ! félicitations aux parents ! » de circonstance.

Non, Mariette n'enviait pas sa sœur malgré la pression familiale pour qu'elle se trouve, elle aussi, un « Jules ». Il y avait bien cet Antoine, le fils de l'épicière, qui lui faisait de l'œil et qui s'aspergeait d'eau de Cologne à chaque fois qu'il venait la saluer au bar mais elle ne voulait pas être engrossée par ce garçon aux oreilles décollées, aussi gentil soit-il.

Mariette rêvait d'aventures, de cœur qui bat la chamade, de papillons dans le ventre, d'étreintes qui enflamment tous les sens. Elle ne voulait pas d'un homme du village. Elle les connaissait tous depuis toujours et ne pouvait se résoudre à épouser l'un d'entre eux. Elle rêvait d'un homme qui fleure bon les balades à moto en plein été, l'horizon à perte de vue, les bains de minuit enlacés l'un contre l'autre, les nuits à la belle étoile à chercher la troisième constellation autour d'un feu crépitant...

- « Hey tu t'actives un peu ?! T'en fais une belle d'empotée ! Tu crois que j'ai le temps de rêver moi ? T'as vu le monde qu'il y a à servir ? Tu crois que ça va se faire tout seul ? P'tain mais je peux vraiment compter sur personne dans cette foutue famille ! » lui lança la mère de Mariette sur un ton franchement agacé.

- « Excuse m'man » lui répondit Mariette docilement.

Cette dernière s'empressa alors de servir un homme, au regard embué, à la moustache suintante de vin et au col élimé d'une chemise trempée de

sueur, qui lui maugréa un « ben c'est pas trop tôt ! » dans un souffle chaud et puant avant de s'éloigner tant bien que mal vers la piste de danse. Son père la regarda d'un air compatissant avec un petit sourire qui semblait dire « T'en fais pas ! C'est bientôt fini ! ».

Mariette aimait son père de tout son cœur, ce grand bonhomme à l'œil triste dont les rides du front semblaient avoir été profondément gravées au couteau. Il était doux avec elle et ils se comprenaient d'un simple regard. Pour autant, elle ne savait pas pourquoi son père était resté ici, aux côtés d'une femme qui n'avait jamais su l'aimer et qui lui avait imposé tant de fois ses colères injustifiées de femme aigrie, ses mots pleins de venin crachés dans la tempête, le figeant chaque fois davantage, incapable de véritablement riposter, comme mis à mort. Mariette n'avait jamais supporté ces silences lourds, cette atmosphère suffoquante entourant ces deux êtres malheureux ensemble qui se détruisaient chaque jour un peu plus. Elle n'avait jamais connu le couple parental autrement. Elle les observait, depuis son plus jeune âge, se déchirer, s'éviter, s'ignorer, se haïr. Mariette ne savait finalement de l'amour que ce qu'elle en lisait dans ses très nombreux romans à l'eau de rose faits de mots qui réchauffent, de baisers qui enflamment, de corps amoureux enlacés. Mais l'amour réel, tel qu'elle le percevait au sein de cette vaste maison familiale, ressemblait davantage à une piteuse histoire aux allures de mauvaise blague. Les jours se suivaient et se ressemblaient. Les matins sans sourire laissaient place aux nuits sans étreintes...Mariette étouffait de tout cela. Elle attendait désespérément un signe, un rai de lumière dans l'obscurité de sa vie. Son père la tira de ses pensées.

- « On y va Mariette ! On va baigner ta grand-mère. Tu gères le bar en attendant. On en a pour une bonne demi-heure sur place. »

- « Ok p'pa ! »

Son père l'embrassa sur le front, lui pinça gentiment la joue tandis que sa mère se contenta d'un « et tu t'endors pas hein ! Y'a du boulot ce soir ! » puis ils s'éloignèrent.

Mariette continua de servir les nombreux clients qui titubaient davantage à mesure que la soirée s'écoulait. Elle supportait de moins en moins le tapage ambiant, les cris de la foule imbibée de mauvais alcool, les guitares désaccordées, les relents du repas communal et la voix de crécelle du boucher qui s'improvisait chaque année « chanteur de bal ». Elle se sentait faiblir, prisonnière de son existence mais sans courage suffisant pour s'en affranchir et s'enfuir. Et puis où irait-elle ? Accoudée au bar, tête baissée, elle passa ses doigts dans sa chevelure brune, lourde et ondulée, la repoussant vers l'arrière.

- « Une bière, s'il vous plaît. »

Mariette, surprise par cette inhabituelle politesse et cette voix inconnue, leva la tête et observa, chamboulée, la beauté de ce visage venu d'ailleurs. Il n'était pas d'ici, ça se voyait. Sans un mot, Mariette lui remplit une chope et la lui tendit tandis que les musiciens qui avaient trop bu tentaient tant bien que mal d'entamer un morceau que le boucher-chauteur annonça « allez une chanson pour tous les amoureux ici ce soir ».

- « Vous dansez ? » lui demanda l'inconnu avec l'aplomb de ces rares hommes libres et impétueux.

Mariette sentit son ventre frissonner d'un plaisir jamais ressenti jusqu' alors. Ses yeux vert tendre ne quittaient plus le regard sombre de cet homme qu'elle attendait depuis toujours. Elle hocha la tête, lui sourit et lui tendit une main mal assurée, comme un appel à la délivrance tant espérée. Il l'entraîna au centre de la piste de danse. Elle ne voyait plus que lui, incandescent, au parfum d'insouciance et d'amour au coin du feu. Il la saisit par la taille, tendrement mais fermement. Elle posa timidement ses mains sur ses épaules. L'un contre l'autre, ils évoluaient comme un tout. Elle sentit son souffle chaud dans ses boucles noires puis elle ferma les yeux, sa joue contre la sienne, humant la chaleur de sa peau. Elle frissonnait de cette place indécente qu'il lui permettait et qu'elle n'aurait cédée pour rien au monde. Mariette n'entendait plus les nombreux insatisfaits se plaignant au bar de l'absence de serveuse. Elle était blottie contre lui et elle aurait voulu que cet instant ne finisse jamais.

L'homme lui parlait, au creux de l'oreille, d'une voix grave et envoûtante, de son périple, de son arrêt ce soir dans ce village animé et de son cœur qui avait tressauté lorsqu'il l'avait aperçue, elle, magnifique, derrière le bar. Elle l'écoutait sans saisir le sens des mots prononcés, le corps empli d'une chaleur douce et puissante. Elle comprit simplement qu'il s'appelait Jean et lui murmura alors son prénom « Moi c'est Mariette ». Elle se laissa bercer par le rythme rassurant et régulier de cette voix virile et profonde qui lui faisait l'effet d'une enveloppe de braise sur sa peau et sur son cœur.

Puis, l'inconnu la fit tourner. Elle regretta ce court moment où leurs corps furent désunis. L'homme la ramena à lui et Mariette se réceptionna, toute vacillante, des deux paumes contre celui qu'elle désirait déjà de tout son être, caressant du bout des doigts le tissu léger de cette chemise qu'elle brûlait d'envie de déboutonner. Elle sentit son cavalier frémir sous ses caresses, leurs cœurs tambouriner comme jamais, leurs corps se toucher, seuls, dans la foule agitée et le bourdonnement de l'orchestre. Le pouls de

Mariette se mit à cogner sous son corsage, exalté et fougueux, injectant une sève brûlante de désir jusque dans le bout de ses seins. Mariette s'agrippa à Jean comme à un sauveur venu la délivrer d'un funeste destin. Elle avait tant compté les bâtonnets gravés dans le bois de son lit. Il lui avait tant manqué avant même qu'elle ne le connaisse. Elle avait tant espéré ce moment, le corps alangui, à longueur de nuits, la tête emplie de ces passions amoureuses qu'elle lisait et relisait dans ses livres écornés.

À regret, elle se détacha de Jean lorsque les musiciens, à bout de souffle, partirent se désaltérer pour la énième fois de la soirée. Jean adressa un regard plein de promesses à Mariette, écarta une mèche de son visage aux traits fins pour mieux contempler ses yeux verts.

- « Viens » lui murmura-t-il.

Elle le suivit parce qu'il avait l'arrogant parfum de la passion et de la désinvolture. Ils avancèrent, côte à côte, il la tenait par la taille d'une main assurée tandis que le pouce de son autre main était insolemment coincé dans la poche de son jean. Puis, arrivés dans une rue transversale à la place du village, il s'adossa à un mur, pied contre la peinture décrépie. Mariette s'approcha de lui, le bruit assourdissant de la fête en toile de fond. Elle posa sa main sur son avant-bras et lui lança « - J'aimerais faire l'amour avec vous et m'endormir dans vos bras, nos deux corps entrelacés. » L'inconnu posa ses lèvres contre les siennes. Le baiser fut long. Mariette se lova contre lui, ivre de désir, de vie et d'espérance.

Plus tard, elle franchit une dernière fois le seuil du foyer parental, remplit hâtivement sa valise, embrassa une dernière fois sa grand-mère puis déposa un mot sur son oreiller. Mariette ignorait si la routine engourdirait l'idylle naissante. Elle était juste prête, enfin prête à partir après toutes ces années figée, enracinée dans un mouiroir. Elle avait goûté et ressenti l'ivresse. Et c'est parce que Jean fleurait bon l'horizon à perte de vue, les bains de minuit enlacés l'un contre l'autre, les nuits à la belle étoile à chercher la grande ourse autour d'un feu crépitant et les balades à moto en plein été, qu'elle enfourcha celle de Jean et se blottit tout contre lui. Ils s'enfoncèrent dans la nuit, tandis que les feux d'artifice du village contentaient ceux qui, trop ivres d'un mauvais alcool, s'y enracineraient à jamais.

***Remerciements aux membres du jury
du concours de nouvelles 2020 :***

Ferroudja Allouache
Lénaïg Cariou
Jean-Philippe Dequin
Brigitte Dujardin
Alice Forge
Denis Gautheryrie
Sylvie Gonzalez
Laurent Jarfer
Thierry Kiefer
Ludovic Maillard
Marie-Jo Merchez
Anne Tassin
Fatima Zenati